

L'ÉVOLUTION DE L'UTILISATION DE LA BIBLE DANS LES ŒUVRES DE HENRY FIELDING : DE L'ANCIEN AU NOUVEAU TESTAMENT ?

La lettre biblique, présente dans la quasi-totalité des œuvres de Fielding (1707-1754), ne peut échapper au lecteur, même inattentif. Fervent anglican, dramaturge, journaliste, poète, essayiste, romancier, puis magistrat, Fielding fit sien le christianisme latitudinaire (fondé sur la tolérance et sur les actes plutôt que sur le dogme) de la Basse Église, nourri de la doctrine pélagienne qui accorde le primat à l'exercice de la charité plutôt qu'à la croyance au dogme.

Afin d'examiner l'évolution de l'utilisation de la Bible dans les œuvres de Fielding, le corpus retenu ici prend en compte les étapes successives de la vie professionnelle de l'auteur et, en particulier, celles de sa carrière d'écrivain, qui se répartissent en trois grands ensembles : les périodiques, les romans et les essais qui comportent, d'une part, les essais consacrés à la sociabilité (« *An Essay on the Knowledge of the Characters of Men* » et « *An Essay on Conversation* ») publiés, en 1743, dans les *Miscellanies* et, de l'autre, les essais sociologiques et juridiques parus, sous forme de brochures, entre 1749 (*A Charge Delivered to the Grand Jury*) et 1753 (*A Clear State of the Case of Elizabeth Canning*).

Ne seront pas négligés les récits fictionnels que sont *An Apology for the Life of Mrs. Shamela Andrews* (1741) et *The History of the Life of the Late Mr. Jonathan Wild the Great* (1743), divers courts essais politiques de circonstance, très ciblés sur le jacobitisme, *The Journal of a Voyage to Lisbon* (1755), journal posthume à notations autobiographiques. En revanche, ne seront pas examinés, car dépourvus de références bibliques (on peut s'interroger sur cette absence), *A Journey from This World to the Next* (1743), *A True State of the Case of Bosavern Penlez* (1749), *A Proposal for Making an effectuel Provision for the Poor* (1753) et *A Clear State of the Case of Elizabeth Canning* (1753). Le sermon *The Crisis* (1741), qui, lui, est simplement attribué à Fielding dans la Wesleyan Edition, qui fait autorité parmi les chercheurs, n'est pas retenu.

La méthode adoptée est la suivante. En s'appuyant sur les index et sur les notes infrapaginales de cette édition érudite dite définitive,

on a relevé manuellement et tapé, pour chaque œuvre, toutes les citations (ou simples mentions ou allusions) issues de l'Ancien et du Nouveau Testaments ainsi que leur source dans chacun des Livres, en notant la référence précise, parfois indiquée par Fielding (ou par sa *persona* dans l'écrit en question), ou bien identifiée par l'éditeur scientifique de chaque volume de la collection universitaire américaine.

Deux classements synthétiques furent alors opérés : l'un par œuvre, l'autre par source biblique permettant de constater récurrences et complémentarités entre les citations. Deux ou trois oublis ne sont pas à exclure dans ce relevé qui s'est efforcé d'être systématique, mais l'exhaustivité n'est jamais certaine ; cela implique donc une marge d'erreur, somme toute assez faible, vu l'ampleur du corpus examiné. Ces données furent transmises à Alain Kerhervé, que je remercie très vivement d'avoir bien voulu établir des tableaux Excel en vue de produire des calculs de répartition par œuvre et par source biblique, de même que des schémas disposés soit en histogrammes soit en « courbes en camemberts » (utilisés dans la présente contribution) pour permettre de visualiser les résultats.

Le stade suivant fut celui des interprétations, plus précisément celui du choix de quelques pistes à explorer parmi la multitude des possibilités offertes, notamment grâce à la souplesse des classements systématiques obtenus par l'informatique. Plusieurs perspectives s'ouvraient. Un travail sur les citations /références /allusions bibliques pouvait être mené par œuvre ou par genre littéraire, afin de discerner, ou non, une évolution diachronique dans les œuvres relevant d'une même période ou d'un même genre. L'intertextualité pouvait aussi être étudiée *via* une citation /source biblique et ses avatars dans les écrits successifs de Fielding dans un même genre, ou non, ou bien à travers toute son œuvre. Ou encore à partir d'un thème précis (charité, sagesse, etc.), l'on pouvait chercher quelles références bibliques lui étaient attachées, en se fondant sur la synchronie comme sur la diachronie, par genre ou non, là encore. Est ici exposé un travail d'exploration qui livre les premiers résultats d'une longue investigation, destinée à être poursuivie et approfondie.

Un choix (donc des exclusions) fut opéré. Vu la nature de l'objet de recherche, quelques remarques méthodologiques générales seront,

tout d'abord, effectuées avant d'exploiter quelques pistes retenues. Seront ainsi d'abord examinées les références /citations bibliques utilisées par le pasteur Abraham Adams, comme personnage dans le roman *Joseph Andrews* (1742), puis comme *persona* dans les deux périodiques politiques partisans, *The True Patriot* (1745-1746) et *The Jacobite's Journal* (1747-1748). L'attention s'est, ensuite, concentrée sur la récurrence de références bibliques dans plusieurs œuvres, relevant du même genre ou de genres différents, que ces reprises (avec continuité ou changement de contexte et/ou d'application) soient relevées entre périodiques, entre périodiques et romans, entre périodiques et essais, entre essais et romans, entre romans eux-mêmes ou, comme dans un cas, entre un périodique, un essai et un roman. Enfin, Fielding juxtapose une référence à l'Ancien Testament et une autre au Nouveau Testament dans une même phrase dans cinq cas, ce par volonté de convaincre.

Remarques méthodologiques générales

Quelques remarques méthodologiques générales préalables se répartiront en trois points : en premier lieu, le choix de démarches issues de réflexions survenues lors du repérage, de la lecture des citations /références /allusions bibliques et de la saisie des textes mentionnée plus haut ; ensuite, la question du repérage et de l'identification des citations /références /allusions et, enfin, quelques constatations interprétatives liminaires, établies lors des premières synthèses.

Choix de démarches

Tout d'abord, quelle attitude adopter face à des citations bibliques incluses dans des passages d'auteurs cités par Fielding (ou sa *persona*), donc de seconde main¹ ? Deux cas de figure se présentent. D'une part, Fielding (ou sa *persona*) a pu sélectionner cet extrait pour une raison autre que la présence de ladite citation biblique. Ainsi, le *True Patriot* n°31 (27 mai-3 juin 1746) (303) reproduit plusieurs paragraphes de lettres envoyées par le comte de Melfort, catholique, à la reine Mary quand son époux se trouvait en Irlande, lors de la bataille de Boyne, en 1690. Ces paragraphes sont reproduits moins en raison de la citation biblique, issue de 1 Rois 2.8-9, 36-38, que pour la condamnation, dans ces passages, de tous ceux qui vont à l'encontre de la raison.

¹ Voir Antoine Compagnon, *La Seconde main ou Le Travail de la citation* (Paris: Éditions du Seuil, 1979) et Gérard Genette, *Palimpsestes. La Littérature au second degré* (Paris : Éditions du Seuil, 1982).

Dans un autre exemple, l'éditorial du *Jacobite's Journal* n°36 (6 août 1748) (362), consacré à la situation politique présente (la seconde rébellion), le rédacteur en chef, John Trott-Plaid (masque très mince de Fielding), a choisi de reproduire l'éditorial du *Freeholder* de Joseph Addison (n°28, 26 mars 1716) sur la première rébellion. Cet article originel, donc celui du *Jacobite's Journal* aussi, se conclut par : « *When they opened their Eyes, they found themselves in the midst of Samaria* », citation extraite de 2Rois 6.20. Dans le contexte originel de 1716, vu l'emprunt, dans celui de 1745 aussi, les protestants, sous l'influence néfaste des catholiques, veulent extirper la religion protestante, ce que condamne l'anglican convaincu qu'est Fielding. Il fut décidé de ne pas retenir de telles citations bibliques.

D'autre part, et en revanche, le choix d'un emprunt par Fielding peut être dicté par ladite citation, et il s'approprie alors le passage emprunté qu'il instrumentalise. Le choix est assumé dans le *Jacobite's Journal* n°28 (11 juin 1748), où l'éditorial est le second volet dédié à la calomnie (comme confusion et inversion des valeurs). John Trott-Plaid, le rédacteur en chef, cite, sans le nommer, Robert South (identifié par l'éditeur du volume, William B. Coley) mais précise le texte glosé, Isaïe 5.20 : « I shall conclude this Essay in the Words of a learned and witty *English* Divine ; who, in his Sermon on this Text in *Isaiah*, *Woe unto them who call Evil good, and Good evil, that put Darkness for Light, and Light for Darkness, &c* hath the following excellent Passage [...] » (308). Dans ce cas de figure, la référence biblique est prise en compte dans cette étude. Cette interrogation rejoint l'une des deux questions centrales, et liminaires, celle du locuteur /destinateur des citations /références /allusions. Une citation peut être indiquée par Fielding ou par sa *persona* ou par l'entremise d'un « être de papier » – personnage romanesque, auteur d'une missive dans le courrier des lecteurs d'un périodique, etc. –, c'est-à-dire sa *persona* au second degré.

Repérage et identification des citations /références /allusions

La deuxième remarque concerne le repérage et l'identification des citations. Si plusieurs situations se présentent, les procédés utilisés par Fielding sont, eux, identiques, qu'il ait ou non une *persona*, qu'il s'agisse des périodiques ou des deux catégories d'essais susmentionnées et retenues ici.

Si la citation est explicite, repérable par des guillemets ou par des italiques, on note diverses manières d'attirer l'attention du lecteur et de faciliter (ou non) son identification. À savoir :

Ou bien par une dénomination imprécise, générique du locuteur biblique, tel « the Divine Law-giver » non identifié (Ancien ou Nouveau Testament ?) par John Trott-Plaid, dans le *Jacobite's Journal* n°26 (28 mai 1748), dans un éditorial sur la calomnie : « [...] Accessories to the first Inventor of the Slander. *Thou shalt not receive a false Tale, says the Divine Law-giver* » (292). Grâce à l'editor, Coley, le lecteur sait qu'il s'agit d'un emprunt à l'Exode 20.16 et 23.1.

Ou bien de manière vague ; le contexte religieux est alors l'objet d'une simple mention indiquée par la *persona* de Fielding ; dans le *True Patriot* n°2 (12 novembre 1745), le rédacteur en chef s'exprime sur le patriotisme : les italiques remplacent les guillemets dans « Let us answer him in the sacred Words of Scripture : *If thou lovest not thy Brother [...]* » (118), identifié comme 1 Jean 4.20.

Ou bien, encore, le contexte religieux n'est pas même évoqué, tant la citation (signalée par les italiques) est considérée comme connue de tous, par exemple la règle d'or des Écritures, familière à tout lecteur de Fielding. Alexander Drawcansir, rédacteur en chef du *Covent Garden Journal*, énonce les règles de la bonne éducation, du savoir-vivre : « the Rules of good Breeding : I shall only mention one, which is a Summary of them all. This is the most golden of all Rules, no less than that of *doing to all Men as you would they should do unto you* » (n°55, 18 juillet 1752 [301]). L'editor, Bertrand A. Goldgar, attribue la source à Matthieu 7.12 ou à Luc 6.31.

Ou bien, *a contrario*, en indiquant le nom précis du locuteur biblique. Le même passage que celui susmentionné, Exode 20.16, est aussi utilisé, sans référence précise, par Drawcansir, dans le *Covent Garden Journal* n°14 (18 février 1752) ; il y ajoute une mention identifiée du Nouveau Testament (Matt. 5.21-22) pour brosser un parallèle entre calomnie et meurtre : « The same sacred Table of Laws which forbids Murder, alike forbids us to bear false Witness against our Neighbour ; and whoever reads and understands the 22nd Verse of the 5th Chapter of St. Matthew, will find equal Vengeance pronounced by the Divine Lawgiver of the New Testament against both these Crimes » (100). Cet extrait associe les deux méthodes fieldingiennes.

Dans ce cas, le nom s'accompagne de la référence biblique précise et exacte. Il en va de même, un peu plus haut, dans ce numéro du *Jacobite's Journal* sur la calomnie : « This Distinction between the Character of the Magistrate and of the private Person is made by the law of God, *Exod.* xxii.28. 'Thou shalt not rail upon thy Judges ; neither speak Evil of the Ruler of thy People' : Which Verse St. *Paul* quotes, *Acts* xxiii.5 and pleads Ignorance of the Dignity of the Person against whom he had spoken lightly [...] » (28 mai 1748 [288]).

Dans une occurrence, la référence est fournie, non dans le fil du texte, mais à l'occasion d'une note signalée par une « * » après la citation –, ce, par le magistrat Fielding dans l'*Enquiry* (80), concernant les divertissements bon marché : « certain Times of Rest and Recreation for his People. Such were the *Feast of the unleavened Bread*, the *Feast of the Weeks*, and the *Feast of the Tabernacles*. On which Occasions it is written *Thou shall rejoice before the Lord thy God, thou and thy Son and thy Daughter, and thy Servant, and thy Maid, and the Levite that is within thy Gates, and the Stranger, and the Fatherless, and the Widow** » « * *Exod.* Chap. xxxiv. *Deut.* Chap. xvi ».

S'il s'agit moins d'une citation que d'une référence ou d'une simple allusion, ou bien le contexte religieux peut être évoqué dans *A Charge Delivered to the Grand Jury* – « [profane Cursing and Swearing]. This is a Sin expressly against the Law delivered by God himself to the *Jews* [...] » (16) – par le magistrat Fielding, sans *persona*. Au lecteur d'identifier l'Exode 20.7.

Ou bien la localisation peut être plus précise, quelques pages plus loin dans ce même discours, relativement à la fornication : « The first of this Kind [committed against Individuals only] is the Offense of profligate Lewdness ; a Crime of a very pernicious Nature to Society, as it tends to corrupt the Morals of our Youth, and is expressly prohibited by the Law of God, under the Denunciation of the severest Judgment, in the New Testament » (*Charge* 20). La note infrapaginale de Malvin R. Zirker, dans la Wesleyan Edition, indique « 1 Cor. 5, 6 » comme source probable de l'allusion.

Il arrive parfois que la citation soit si indirecte qu'elle aurait pu passer inaperçue (ni contexte, ni italiques) sans la perspicacité de

l'éditeur scientifique de la Wesleyan Edition. Dans le *Covent Garden Journal* n°28 (7 avril 1752), Bertrand A. Goldgar détecte Psalms 65.8 dans la lettre d'un lecteur, prénommé Eugenio, consacrée aux fêtes (« routs ») et au Sabbath : « that divine Precept, which tells us, that both the Outgoings of the Evening as well as the Morning should praise our great Creator » (179). C'est encore plus vrai dans *The Journal of a Voyage to Lisbon* : « A SECOND method of filling the mouths of the poor, if not with loaves, at least, with fishes, is to desire the magistrates to carry into execution one, at least, out of near a hundred acts of parliament [...] » (637) ; Hugh Amory identifie l'expression « five loaves, and two fishes » figurant dans Matthieu 14.17-21, tout comme dans Marc 6.38-44, Luc 9.13-17 et Jean 6.9-13 qu'il énumère aussi en note (637 [n. 278]).

En appendice à ce deuxième ensemble de remarques, deux erreurs d'attribution commises par Fielding sont relevées et rectifiées par l'éditeur des volumes respectifs de la Wesleyan Edition. Sans doute l'auteur écrivait-il de mémoire, sans toujours vérifier dans la Bible. D'une part, dans *Amelia*: Mrs Ellison s'adresse à Amelia ; elle attribue à Salomon des paroles de David (Ps 141.3). « as Solomon says, *Women ought to watch the Door of their Lips* » (6.4.240). Martin C. Battestin rectifie, en note : « Not Solomon, but David [...] 'Set a watch, O Lord, before my mouth ; keep the door of my lips » (240 [n. 1]). Certes, elle n'est pas spécialiste de la Bible et n'est pas Mrs Atkinson qui se pique d'érudition ; faut-il y détecter une moquerie teintée de misogynie de la part du romancier ? D'autre part, dans le *Covent Garden Journal* n°23 (21 mars 1752 [151]), l'éditorialiste attribue faussement à Pierre, indique Bertrand A. Goldgar, des paroles de Jérémie (17.18) : « *Paveant illi non paveam ego* » (151 [n. 2]).

Quelques constatations interprétatives liminaires

En troisième et dernier ensemble de remarques, deux constats généraux s'imposent à la simple vue des divers tableaux récapitulatifs. Tout d'abord, sans interprétation de sens, apparaît la répartition des citations /références /allusions entre les deux Testaments (désignés, dans les tableaux ci-dessous, par AT et NT) par genre littéraire (et par sous-genres dans le cas des essais) et suivant les étapes successives de la carrière de Fielding. Un simple regard sur les chiffres (que l'on peut aussi compter manuellement lors de l'établissement des listes de citations accompagnées de leur source) s'avère instructif ([Fig. 1](#)).

	AT	NT	Total
périodiques	66	79	145
romans	32	55	87
essais	11	20	31
sociabilité	4	15	19
juridiques	7	5	12
	120	174	294

Y apparaissent une décroissance du nombre de références issues à la fois de l'Ancien et du Nouveau Testaments au fil de sa carrière et, en parallèle, une importance croissante du Nouveau Testament par rapport à l'Ancien Testament – sauf dans les essais à tonalité juridique, rédigés par le Fielding juge de paix aux prises avec la réalité londonienne des crimes et des délits.

Des lectures plus fines figurent dans les tableaux suivants, établis par genre littéraire. ([Fig. 2](#))

Périodiques	AT	NT	TOTAL
<i>Champion</i>	8	45	53
<i>True Patriot</i>	8	4	12
<i>Jacobite's Journal</i>	23	11	34
<i>Covent-Garden J</i>	26	16	42
	65	76	141

On note une distinction selon la nature des périodiques, qu'ils traitent de faits de société ou de politique (les deux périodiques situés au centre chronologique). Dans le premier cas, l'Ancien Testament (Dieu vengeur) se fait plus présent en 1752 qu'en 1739, tandis que diminue l'influence du Nouveau Testament (Dieu amour). Dans le second cas, on relève une nette augmentation des deux types de références entre le périodique sérieux et le périodique satirique.

Concernant les romans ([Fig. 3](#)),

Romans	AT	NT	Total
<i>Shamela</i>	2		2
<i>Joseph Andrews</i>	6	18	24
<i>Jonathan Wild</i>		1	1
<i>Tom Jones</i>	11	16	27
<i>Amelia</i>	13	20	33
	32	55	87

Shamela et *Jonathan Wild* jouent le rôle de variantes mineures.
Le même tableau, mais sans eux, est plus concis.

Romans	AT	NT	Total
<i>Joseph Andrews</i>	6	18	24
<i>Tom Jones</i>	11	16	27
<i>Amelia</i>	13	20	33
	30	54	84

Il importe de tenir compte, ici comme dans toute comparaison, de l'épaisseur respective des romans ; en proportion, *Tom Jones* est, de loin, le plus long et c'est lui qui renferme le moins de références bibliques ; nul personnage religieux n'y équivaut à Parson Adams ou au Dr Harrison, Thwackum y tenant un rôle assez mineur par rapport à ses confrères de robe.

Cette vue d'ensemble permet de déconstruire le cliché qui voit, en *Amelia*, un roman plus sombre que les précédents : en fait, le nombre de références au Nouveau Testament y dépasse également celui des mentions de l'Ancien Testament.

Quant aux essais ([Fig. 4](#)), il est utile de visualiser trois tableaux.

Tous les essais	AT	NT	Total
«On Conversation»		3	3
« Knowledge CM »	4	12	16
<i>Grand Jury</i>	2	2	4
<i>Enquiry ... Robbers</i>	1	1	2
<i>Providence</i>	4	2	6
	11	20	31

Essais sociabilité	AT	NT	Total
«On Conversation»		3	3
« Knowledge CM »	4	12	16
	4	15	19

Essais juridiques	AT	NT	Total
<i>Charge</i>	2	2	4
<i>Enquiry... Robbers</i>	1	1	2
<i>Providence</i>	4	2	6
	7	5	12

Le nombre total de références bibliques est supérieur dans les essais dits de sociabilité – donc en milieu de carrière – que dans les essais juridiques, pendant l'exercice du juge Fielding. La règle d'or prévaut de façon répétée dans « An Essay on the Knowledge of the Characters of Men » explique le chiffre élevé renvoyant au Nouveau Testament. Par ailleurs, il est normal que *Examples of the Interposition of Providence in the Detection and Punishment of Murder* (1752) réfère davantage au dieu vengeur, donc à l'Ancien

Testament par les multiples exemples d'interventions divines destinées à châtier les criminels.

En second lieu, visualiser les histogrammes (plus frappants et lisibles encore que les « camemberts »), tous genres confondus, permet de noter les sources les plus fréquentes des citations/références/ allusions bibliques. Ainsi, le plus grand nombre de références (classées ci-après par nombre décroissant) qui se détachent nettement (Fig. 5) sont

pour l'Ancien Testament : les Proverbes (23), la Genèse (17), les Psaumes et l'Exode (13),

pour le Nouveau Testament : Matthieu (58), Luc (29) et la première épître de Paul aux Corinthiens (15).

Périodiques	AT	NT
<i>Champion</i>	Eccl. (3) = Prov (3)	Luke(10) Matt (9)
<i>True Patriot</i>	Psalms (2)	John (2)
<i>Jacobite's Journal</i>	Samuel (5)	Luke (2) = Matt (2) = Romans (2)
<i>Covent-Garden J</i>	Prov. (6)	Matt (8)

Romans	AT	NT
<i>Shamela</i>	Eccl. (2)	
<i>Joseph Andrews</i>	Gen. (2) = Prov. (2)	Matt (8)
<i>Jonathan Wild</i>		Cor. (1)
<i>Tom Jones</i>	Judges (2)= Prov. (2)	Matt (6)
<i>Amelia</i>	Exode (2) = Ps.(2) = Sam. (2)	Matt (8)

Tous les essais	AT	NT
«On Conversation»		Matt. (8)
« Knowledge CM »	Proverbs (2)	Matt. (9)
<i>Charge</i>	Exod. (1) = Num. (1)	Cor. (1)= Matt. (1)
<i>Enquiry... Robbers</i>	Exod. (1)	Matt. (1)
<i>Providence</i>	Gen. (3)	Matt. (1) = Romans (1)

Une lecture plus précise par genre littéraire, signifiée dans les tableaux ci-dessus, dégage, avec une logique attendue par le lecteur familier des écrits de Fielding, les mentions des Proverbes et de Matthieu. À savoir les Proverbes dans deux des quatre périodiques, dans deux des trois romans principaux ; Matthieu dans trois des quatre périodiques, dans les trois romans principaux et dans tous les essais. Il appartiendra, par la suite, à d'autres analyses, plus pointues, d'identifier les divers passages bibliques concernés.

Parson Adams et la Bible

On peut suivre, tel un fil conducteur de la morale individuelle à la morale sociale, l'évolution d'Abraham Adams dans le roman qui le voit naître, *The History of the Adventures of Joseph Andrews, and of His Friend Mr. Abraham Adams* (1742), puis dans les deux périodiques où le rédacteur en chef lui permet d'intervenir via le courrier des lecteurs.

Dans *Joseph Andrews*

Archétype, sans patronyme, du bon pasteur décrit dans « The Apology for the Clergy » du *Champion* (5 avril 1740 [266-71] ; 19 avril 1740 [283]), Parson Abraham Adams, au nom doublement marqué par l'Ancien Testament, existe dès le titre complet du roman publié en 1742. Incarnation du bon pasteur mais non idéalisé, puisque le disciple, Joseph, lui aussi au prénom biblique, peut parfois dépasser le maître (le guidé devenant le guide), rappelant à Adams le précepte de la modération des passions alors que ce dernier se livre aux excès du chagrin (4.8.309) puis de la joie (310) au sujet de la fausse noyade annoncée de son fils Jack/Dick. Ses apparitions sont associées, dans

le roman, à des épisodes bibliques ou à des idées abordées dans le Nouveau Testament qui peuvent se classer en trois groupes.

D'une part, la parabole des talents (Matt. 25.14-30) est introduite tôt dans le roman, lors d'une conversation entre les deux hommes : « he [Joseph] answered [...] 'he [Joseph] should endeavour to improve his Talent » (1.3.25). Elle resurgit, à contre-emploi, par le biais du gentilhomme fanfaron, faussement courageux : « [I have no longer any Talents to lay out in the Service of my Country] ; and to whom nothing is given, of him can nothing be required » (2.8.134-35), allusion fondée, cette fois, sur Luc 12.48.

D'autre part, le thème fondamental chez Fielding en général, dans ce roman en particulier, de la charité /*caritas* (ou de son absence), se décline dans divers épisodes de la vie de Parson Adams tout au long de ses rencontres avec diverses personnes, qui en révèlent davantage sur elles que sur lui. Qu'il s'agisse de l'édifiant dialogue avec son confrère, Parson Trulliber, auprès de qui il sollicite le prêt (non le don) de sept shillings : «I therefore request you to assist me with the Loan of those seven Shillings, and also seven Shillings more [...] such an Opportunity of laying up a treasure in a better Place than any this World affords » (2.14.165), avec une allusion claire à Matthieu 6.19-21. Trulliber se récrie, tout aussi capable de citer la lettre des Écritures et mêlant, selon Battestin, diverses références²: «Lay up my Treasure ! What matters where a Man's Treasure is, whose Heart is in the Scriptures ? there is the Treasure of a Christian » (166).

À ce pasteur pluraliste, qui n'entend pas l'immatérialité de la récompense au Ciel, vantée par Adams s'appuyant sur Matthieu, succède, plus loin, un homme d'une autre religion, un prêtre catholique (« a grave Man » [3.8.252]), qui veut lui emprunter 18 pence pour régler sa boisson (254) dans une auberge. Là encore le texte de Matthieu est convoqué, via un autre extrait (Matt. 19.24 : « And again I say unto you. It is easier for a camel to go through the eye of a needle, than for a rich man to enter into the kingdom of God ») et adapté au contexte (Adams se trouve dans une auberge et s'adresse à un prêtre catholique) : « For it hath always appeared to me easier for a cable Rope (which by the way is the true rendering of that

² Voir Battestin 166 (n. 1) : « Trulliber mouths the platitudes of countless homilies, perhaps improvising, very roughly upon such scriptural texts as the following [1 Tim. 6.6-10 Phillipians 4.11, Hebrews 13.5, Prov 15.16 and 16.8, Eccl. 5.10-12] ».

Word we have translated *Camel*) to go through the Eye of a Needle, than for a rich Man to get into the Kingdom of Heaven » (3.8.253).

La référence à la récompense immatérielle resurgit par la voix d'Adams auprès de Joseph, après le récit de la vie de Mr Wilson. Cette fois, le texte de Luc 6.23 est sollicité : « Rejoice ye in that day, and leap for joy: for, behold, your reward is great in heaven » lorsqu'Adams souligne que la vraie récompense se situe au ciel : « for the sake of the Doer, whose Reward would be great in heaven » (3.5.233).

Le troisième thème est celui de la tempérance (Matt. 5.28), notamment sexuelle, dans la leçon dispensée à Joseph, séparé de Fanny, juste avant l'annonce de la prétendue noyade de son fils, prénommé Jack ou Dick selon le passage. Adams indique lui-même la référence biblique à son interlocuteur : « The Text will be, Child, *Matthew the 5th, and Part of the 28th Verse, Whosoever looketh on a Woman so as to lust after her. The latter Part I shall omit, as foreign to my Purpose*' » (4.8.307-08). Or, cette partie omise – « after her committeth adultery with her already in his heart » – est intéressante puisqu'elle évoque l'amour physique hors des liens du mariage, à la différence de la démonstration du pasteur.

À ce titre, est indirectement condamné l'excès criminel des passions ; se fondant sur le sacrifice d'Isaac (Genèse 22.1-18), Adams ajoute, quelques lignes plus loin dans le même discours : « All Passions are criminal in their Excess, and even Love itself, if it is not subservient to our Duty [...] Had *Abraham* so loved his Son *Isaac*, as to refuse the Sacrifice required, is there any of us who would not condemn him ? » (4.8.308). C'est juste après, en contre-illustration, qu'intervient sa double réaction excessive (dans le chagrin, puis dans la joie), à l'annonce de cette perte, puis lors de leurs retrouvailles (309-10).

Trois autres allusions bibliques, mineures quant à elles, figurent dans le roman en relation avec Parson Adams. Une référence directe d'Adams quant à l'obéissance de l'épouse : « Adams rebuked her [...] and quoted many Texts of Scripture to prove, *that the Husband is the Head of the Wife, and she is to submit and obey* » (4.11.323) ; la source biblique peut en être multiple (Éphésiens 5.22-24, Coloss. 3.18

ou 1 Pierre 3.1, 5-6), d'après Battestin, auteur des notes infrapaginales.

Un autre renvoi paraît plus étonnant, Adams affirmant à Joseph croire aux sorcières dans la scène de quiproquo nocturne à l'auberge, quand il s'y défend d'avoir approché Fanny : « He is an Infidel who doth not believe in Witchcraft. They [witches] as surely exist now as in the Days of *Saul* » (4.14.334). Battestin identifie ainsi la référence : « The encounter between Saul and the Witch of Endor is told in 1 Sam 28.7-25 » (n. 2).

Enfin, au cours de la révélation de la véritable famille de Joseph, volé, enfant, aux Wilson, Battestin détecte une double référence biblique dans la manifestation exubérante d'Adam (4.15.339) : ce dernier mêle Matt 28.5-6 (« the angel's announcement to the women at the tomb that Christ was risen ») and Luke 15.24 (« the father's jubilant declaration at the return of the Prodigal Son » [n. 1]). La morale individuelle est le domaine évident de Parson Adams dans le roman, conformément à son rôle de guide spirituel, non dépourvu, certes, de quelques défauts.

Dans le *True Patriot*

Dans les deux périodiques qui, eux, traitent du danger politique intérieur que représente le jacobitisme, le bon pasteur de *Joseph Andrews* intervient ici en qualité de lecteur, dans la continuité de son existence de papier, et se voit octroyé un certain degré de réalité, au moins une autorité morale conférée par sa réputation issue du roman antérieur. Le lecteur familier de Fielding le reconnaît tel un autre masque de l'auteur. Adams intervient via deux lettres, une dans chaque périodique, devenue, chacune, l'éditorial d'un numéro. Deux thèmes y sont développés : la morale perdue sous la forme de la déchéance morale, qui frappe la capitale et le pays tout entier, conduisant au désastre de la Rébellion, ainsi que le mensonge et la politique via l'étymologie du nom « Jacobite ».

La référence à Sodome et Gomorrhe, issue de la Genèse 19.24 (« Then the Lord rained upon Sodom and upon Gomorrah brimstone and fire from the Lord out of heaven »), sous la plume d'Adams dans le *True Patriot* n°7 (17 décembre 1745) – « that final Judgment which was denounced against that City » (155) – se complète, quatre lignes plus bas, d'une référence indirecte au psaume 91 (« Nor for the pestilence that walketh in darkness ; nor for the destruction that wasteth at noonday ») : « by sending Rebels, foreign Enemies, Pestilence the Forerunner of Famine » (155).

La même lettre d'Adams, consacrée au désastre dû à la Rébellion, phénomène non « naturel » (« unnatural » [152]) envoyé aux Anglais par Dieu en châtement de leurs vices, se poursuit par une condamnation du mensonge : d'un côté, avec une référence au diable via Jean 8.44 : « The Devil himself is, in Scripture, said to be the Father of Lies » (156) ; de l'autre, à travers une mention des Jacobites qui exhortent à jeûner et à prier pour le pardon des vices ; Job 6.26 (« words, and the speeches [...] which are as wind ») est alors convoqué : « their Words mere Wind » (156).

Un autre extrait de Job (16.2 : « I have heard many such things : miserable comforters are ye all ») apparaît, cette fois, lié au nom des Jacobites, autre thème développé, on le verra, par Adams, deux ans et demi plus tard, dans le *Jacobite's Journal* n°32 (9 juillet 1748) : « And what Job said of his three Comforters, may, with great Propriety, be affirmed of Jacobites in general, Miserable Deceivers and Supplanters are ye all » (334).

Dans le *Jacobite's Journal*

L'étymologie du nom « Jacobite » est l'objet de la lettre d'Adams (n°32) au périodique qui en porte le nom. Sa lettre se présente sous forme de réponse à un éditorial du rédacteur en chef, John Trott-Plaid (n°25, 21 mai 1748 [281-87]), qui, dès le n°6 (9 janvier 1748 [122]), en rappelle l'étymologie attribuée, en général, à « Iacchus » ou « Bacchus ». Pour sa part, il relève maintes analogies entre « Jacobites » et « Jews » : « I have often amused myself with comparing the People called *Jacobites* with the people called *Jews* » (281). Dans cet éditorial, Trott-Plaid cite, souligne Coley dans une note infrapaginale (282 [n. 1]), un sermon de Benjamin Hoadly, datant de 1708, qui établit un parallèle entre Jacobites et Juifs, certains de ces points apparaissant sous la plume de Trott-Plaid. De plus, ce sermon, y précise Coley, est notable pour la raison suivante : « Hoadly's sermon seems to have been the only one published since the Restoration with the text from 1Samuel 8 [11-20] which the *JJ* leader makes use of below » (282 [n. 1]) » ; on sait la familiarité de Fielding avec les écrits des latitudinaires. Au titre des parallèles entre les deux « sectes » (« Sects » [281]), Trott-Plaid y cite (285) trois extraits de 1Samuel 8.11-17, 18, 19-20, dont celui où les Juifs disent à Samuel qu'ils se choisiront un roi.

Dans la réponse d'Adams (n°32) à cet éditorial du n°25, figurent plusieurs allusions bibliques et deux personnages bibliques : Job et Jacob. D'une part, quant à l'étymologie du terme « Jacobite », Adams écrit : « the Word must come from *Jacob* — (in *Hebrew*) — which is, in plain English, a *Supplanter* » (331) et poursuit en citant 1Samuel 25.25 (331-32). Un paragraphe plus bas, apparaît une référence implicite à la Genèse 32.28 (« And he said, Thy name shall be called no more Jacob, but Israel ») dans « As this Sect resembles the *Jews* then, in deriving from *Jacob* [...] the *Jews* reject it, and glory in the *Stile of Israel* » (332).

À la page suivante, Adams remarque : « they [Jacobites] may (beside the Reason you assign for their wearing party-colour'd Coats) affect therein to imitate the Coat of *Jacob's* favourite Son » (333). L'original, Job 37.3, indique : « [Israel] made him [Joseph, the child of his old age] a coat of many colours ». Dans une note, Coley va plus loin, citant la Genèse 37.3 : « Another satirical allusion to the late and unexpected birth of the Old Pretender, only child of James II and Mary of Modena in 1688 » (333 [n. 3]).

D'autre part, une allusion à Job (16.2) a déjà été évoquée : « And what *Job* said of his three Comforters , may, with great Propriety, be affirmed of *Jacobites* in general, *Miserable Deceivers and Supplanters are ye all.* » (334). Une référence à la « consolation », reçue par Job de la part de ses amis, est mentionnée, à l'occasion d'une comparaison, dans *Tom Jones* (14.3.ii.749), quand le jeune homme reçoit une missive de Sophia transmise par Mrs. Honour, afin de le dissuader d'aller la voir.

L'évolution des références bibliques évoquées par la voix de Parson Adams dans ses deux rôles successifs est sans conteste : le personnage du roman, dont le dessein est d'éduquer par la comédie et par le rire ou le sourire, invoque Matthieu lors des trois leçons principales qu'il entend inculquer à son disciple, Joseph, et, donc, au lecteur extra-diégétique. La décadence des mœurs et le danger politique intérieur³ conduisent le lecteur intradiégétique Abraham Adams, devenu auteur de lettres aux rédacteurs en chef respectifs de deux périodiques de combat par le sérieux et/ou par la satire, à recourir à l'Ancien Testament afin d'exhorter ses contemporains à manifester une réaction collective salvatrice.

³ Voir Alain Morvan, « Discours sur un exil intérieur : *The Jacobite's Journal* de Fielding », *Travaux du Centre d'Histoire des Idées dans les Îles Britanniques*, U de Paris IV-Sorbonne, 1985 (Paris : Transcopie, 1986) 55-68.

Reprises

L'examen attentif des citations /références /allusions bibliques démontre des reprises de certaines d'un écrit à l'autre, à l'intérieur ou non du même genre littéraire, en fonction de l'aspect diachronique. Il en ressort une continuité, une unité pour les idées exprimées par Fielding dans ses écrits. Les œuvres seront donc envisagées deux par deux, ou plus, si des reprises l'imposent.

Entre périodiques

Les sept reprises ici discernées entre périodiques – le *Champion* étant la première œuvre, au plan chronologique, prise en compte ici, puisque le théâtre de l'auteur n'est pas concerné par l'intertextualité biblique – ont toutes trait, sauf une, à des aspects de morale individuelle et/ou sociale, et cinq sont issues du Nouveau Testament.

Sur la fornication, le *Champion* (31 mai 1740 [346-47]) et le *True Patriot* n°23 (1^{er}-8 avril 1746 [259]) reprennent, dans un paragraphe consacré à la religion, la même phrase empruntée à 1Corinthiens 5.1 : « *It is reported, that Fornication is among you* », avec l'ajout de l'adverbe intensificateur « *commonly* » dans le premier périodique : « *It is reported commonly there is Fornication among you* ».

La charité immatérielle associe le *Champion* et le *Covent-Garden Journal* à deux reprises. Dans le premier cas, celui du *Champion* du 16 février 1739-40, la phrase « *for charity shall cover a multitude of sins* » (182) réunit deux sources : 1 Pierre 4.8 (mêlé à 1 Corinthiens 13.1 et 1 Corinthiens 13.2), tandis que, le second, le *Covent-Garden Journal* n°44 (2 juin 1752) est une réécriture de Pierre 4.8 plus qu'une citation : « *a Virtue [Charity] which is in Scripture said to wash away his Sins* » (246).

Dans le second cas, la parabole des talents, issue de Mathieu, fait l'objet d'une mention explicite, qu'il s'agisse du deuxième essai de l'« *Apology for the Clergy* » sur « *Secondly, Charity is kind* », quant aux qualités d'un pasteur, exposées dans le *Champion* – Matt. 25.18 « *And this Christ himself, in the 25th Chap. of Matthew, finely illustrates by a Parable* » (267), ou d'une des lettres qu'adresse Axylus, archétype du lecteur à la nature généreuse, au rédacteur en chef du *Covent-Garden Journal* n°29 (11 avril 1752), Alexander Drawcansir (Matt. 25.14-30) : « *Whatever our Talents are, let us*

convert them to the good of Mankind. Charity is not confined to giving Alms » (183).

La seule reprise utilisée pour une lecture politique (Michée 4.4) s'expose dans le *True Patriot* et dans le *Jacobite's Journal*, qui poursuivent le même objet (même si les modalités d'écriture en sont différentes) et sont rédigés à peu d'intervalle. Le *True Patriot* n°10 (14 janvier 1746) évoque l'établissement d'une milice : « They may sit down under their own Vine, and enjoy Affluence with Ease and Honour [...] » (184) ; le *Jacobite's Journal* n°33 (16 juillet 1748), dans lettre envoyée par « An Englishman » : « May not every Man in the figurative Language of the Prophet [...] sit securely under his own Vine, and his own fig-tree, and none dare make him afraid? » (340-41) – phrase au pluriel dans la Bible (« But they shall sit [...] »).

La morale sociale, à savoir le thème, rebattu par l'auteur, de l'époque dépravée (« the wickedness of the times »), se traduit par la mention de Sodome et Gomorrhe dans le *True Patriot* n°7 (17 décembre 1745), sous la plume du pasteur Abraham Adams qui emprunte à la Genèse 19.24 pour référer au châtement divin : « that final Judgment which was denounced against that City [...] in Scripture [...] they were, at least, somewhat worse than we are at present » (155). Ces mêmes villes (Gen. 18.20-19, 29) se trouvent mentionnées par Drawcansir dans le *Covent-Garden Journal* n°2 (7 janvier 1752) : « the first Instance I shall give is that of Sodom and Gomorah [sic] » (20).

Ces deux périodiques sont, à nouveau, associés par une référence à 1 Jean 4.20 mais dans des contextes différents. L'un vise la morale sociale, voire politique, dans le *True Patriot* n°2 (12 novembre 1745), où se trouve concerné le patriotisme dans un passage destiné à distinguer le vrai du faux patriote : « let us answer him in the sacred Words of Scripture : *If thou lovest not thy Brother whom thou hast seen, how canst thou love seven Millions whom thou hast not seen ?* » (118). L'autre a trait à la charité et aux donations à des générations ultérieures, dans le *Covent-Garden Journal* n°44 (2 juin 1752) : « he who hath no Compassion for the Distresses of his Neighbours, *whom he hath seen, how should he have any Pity for the Wants of Posterity which he will never see ?* » (250).

Enfin, à la charnière de la morale privée et de la morale publique, la calomnie constitue, par l'entremise de l'Exode 20.16, le thème de deux éditoriaux. D'une part, dans le *Jacobite's Journal* n°26 (28 mai 1748) (Exode 20.16 et 23.1) : « the first Inventor of the Slander. *Thou*

shalt not receive a false Tale, says the Divine Law-giver » (292) ; d'autre part, Exode 20.16 dans *Covent-Garden Journal* n°14 (18 février 1752) (Exode 20.16) : « The same sacred Table of Laws which forbids Murder, alike forbids us to bear false Witness against our Neighbour ; and whoever reads and understands the 22d Verse of the 5th Chapt. of St. Matthew, will find equal Vengeance pronounced by the Divine Lawgiver of the New Testament against both these Crimes » (100); le second assimile le faux témoignage à un meurtre (celui de la réputation) et accentue, par un effet de typologie (qui sera étudié plus loin), la référence à l'Ancien Testament par une mention explicite d'un passage du Nouveau Testament.

À un moment ou à un autre, tous les périodiques sont mis en relation, sauf le *Champion* et le *Jacobite's Journal* : le sérieux de l'un ne s'accorderait-il pas de la veine satirique de l'autre, lequel, ici, certes, fait l'objet de deux seules mentions ?

Entre périodiques et romans

Périodiques et romans sont mis en relation par l'entremise de la Bible dans quatre cas, concernant deux des quatre périodiques et quatre romans.

La condamnation, récurrente chez Fielding, d'une prétendue hypocrisie méthodiste, unit le *Champion*, *Shamela* et *Tom Jones* à travers la négation de l'expression « righteous over-much » (Ecclésiaste 7.16), popularisée par la controverse entre George Whitefield, qui reprochait au clergé d'être trop attaché aux choses de ce monde, et Joseph Trapp, qui lui répondit par quatre sermons l'accusant d'être « righteous overmuch ». Sans surprise, c'est dans l'« Apology for the clergy » du *Champion* du 5 avril 1740, nommant les qualités requises du bon pasteur, qu'apparaît cette expression : « I would not *be righteous over-much* » (268). Quelques semaines plus tard, dans le *Champion* du 24 mai 1740, elle resurgit au détour d'un rêve – distance satirique – de Job Vinegar, rédacteur en chef du journal, qui avait, dans la journée, lu un *Dialogue* de Lucien de Samosate et, assisté, dans la soirée, avec son épouse, Joan, à une représentation de *Orpheus and Eurydice* de John Rich ; Charon examine chaque voyageur dont un méthodiste à qui un homme en noir dit : « the Folly of being *righteous overmuch* » (341). C'est sur le

thème « *Be not Righteous over-much* » que prêche, par ironie, le débauché Parson Williams, rapporte Shamela dans une lettre à sa mère (Lettre 9, 171). Un autre personnage peu recommandable, Thwackum, précepteur de Tom Jones, écrit à Allworthy, « your Objection to Pluralities is being righteous overmuch » (18.4.ii.928-29). La référence à l'Ecclésiaste est, là aussi, en filigrane.

Une question de morale privée, la maîtrise des passions (sous forme, ici, du désir charnel pour une femme, hors mariage), unit, par une citation issue de Matthieu 5.28, le *Champion* et *Joseph Andrews*. Énoncée dans le cadre de la maîtrise de soi et de ses passions, dans le périodique du 2 février 1739-40 : « *he that looketh on a Woman, so as to lust [...] Adultery with her in his Soul (on the conquest of oneself)* » (157), la citation est reprise par Parson Adams, qui la recommande à Joseph, séparée de sa bien-aimée, Fanny Goodwill, alors que le sujet originel est la sexualité dans les liens du mariage : « The Text will be, Child, *Matthew the 5th, and /Part of the 28th Verse, Whosoever looketh on a Woman so as to lust after her. The latter Part I shall omit, as foreign to my Purpose* » (*Joseph Andrews* 4.8.307-08) – cette partie manquante étant : « *after her committeth adultery with her already in his heart* ».

Un aspect de la morale publique, l'éducation, permet d'énoncer un proverbe, bien connu, de Salomon (Proverbs 13.24): « *He that spareth his rod hateth his son : but he that loveth him chasteneth him betimes* », rapporté, dans le *Jacobite's Journal* n°23 (7 mai 1748), sous la plume de Roger Strap, maître d'école cruel, dans une lettre relative aux châtiments corporels : « *Solomon who was the wisest of all, hath told us, that he who spares the Rod, spoils the Child* » (270). Son *alter ego* romanesque, Thwackum le bien nommé, est ainsi décrit par le narrateur de *Tom Jones* : « He enlarged much on the Correction of Children, and quoted many Texts from Solomon, and others ; which being to be found in so many other Books, shall not be found here » (3.5.1.132).

On relève un grand écart dans l'expression « in whom there is no Guile », tirée de Jean 1.47 : « *Jesus saw Nathaneal coming to him, and saith of him, Behold an Israelite indeed, in whom is no guile !* ». D'un côté, dans la missive politique satirique qu'adresse Parson Adams à John Trott-Plaid, rédacteur en chef du *Jacobite's Journal*, quant à l'étymologie du nom « Jacobite » dans le n°32 (9 juillet 1748) : « *Instead of an Israelite indeed – Nathaniel must have been pronounced a Jacobite indeed, (i.e. a Supplanter) in whom*

is no Guile » (332). D'un autre côté, dans une courte description du caractère d'Amelia, réalisée par le Dr Harrison auprès du jeune pasteur accompagné de son père : « She has a Sweetness of Temper, a Generosity of Spirit, and Openness of Heart—in a Word, she hath a true Christian Disposition. I may call her *an Israelite indeed, in whom there is no Guile* » (*Amelia* 9.8.387). Les contextes, fictionnels dans les deux cas, sont totalement différents dans ces deux emplois par deux hommes d'Église, autre point commun. Ni le *True Patriot* ni le *Covent-Garden Journal* ne sont concernés par cette mise en relation avec un roman, par le biais d'une intertextualité biblique peut-être car il s'agit de périodiques au ton trop sérieux.

Entre périodiques et essais

Le lien entre périodiques et essais, centrés tant sur la sociabilité que sur le droit ou encore sur la politique dans de courtes brochures politiques au ton polémique, certes, est peut-être moins surprenant. C'est la morale individuelle, aux répercussions sur la morale collective, qui est le point commun des six cas à envisager, dans la perspective des essais de sociabilité.

La parabole de la paille et de la poutre (Matth. 7.3 : « And why beholdest thou the mote that is in thy brother's eye, but considerest not the beam that is in thine own eye ? » [qui se trouve aussi dans Luc 6.41 : « And why beholdest thou the mote that is in thy brother's eye, but perceivest not the beam that is in thine own eye ? »]) dans le contexte de la charité et, en particulier, du jugement à ne pas porter sur son prochain, est convoquée (7.1-4) à la fois dans le deuxième volet de l'« Apology for the Clergy » du *Champion* : « *Charity thinketh no Evil /Judge not that ye be not judged [...] the Mote and the Beam* » (269) et dans « An Essay on the Knowledge of the Characters of Men » : « *Why beholdest thou the Mote that is in thy Brother's Eye, but considerest not the Bream that is in thine own Eye ?* » (*Misc.* 1, 174), sans identification biblique jugée nécessaire par Fielding.

Une phrase, tirée d'Isaïe 5.20 sur la confusion des valeurs —« *Woe unto them who call Evil Good, and Good Evil ; that put Darkness for Light, and Light for Darkness, &c* » —, figure tant dans cet « Essay » (170) que dans le *Jacobite's Journal* n°28 (11 juin 1748), dédié à la

calomnie comme confusion et inversion des valeurs, qui cite un extrait d'un sermon de South sur ce texte : « *this Text in Isaiah, Woe unto them who call Evil good, and Good evil, that put Darkness for Light, and Light for Darkness, &c* » (308). Fielding connaissait très bien les sermons de South (qui en prêcha quatre sur ce texte biblique), latitudinaire qu'il cite souvent de même qu'Isaac Barrow ou John Tillotson.

La règle d'or des Écritures, fondement bien connu de la morale fieldingienne – Matthieu 7.12 : « *Therefore all things whatsoever ye would that men should do to you, do ye even so to them : for this is the law and the prophets* » et Luc 6.31 : « *And as ye would that men should do to you, do ye also to them likewise* » – est rappelée, sans référence, aussi bien dans « *An Essay on the Knowledge of the Characters of Men* » – « *that Total of all Christian Morality, with which Jesus sums up the excellent Precepts delivered in his divine semon : THEREFORE do unto all Men as ye would they should do unto you : for this if the law and the Prophets* » (*Misc. 1, 172*) – que dans son essai « *On Conversation* » (écrit à peu près au même moment et publié aussi dans les *Miscellanies* (1743) – « *Good-Breeding then, or the Art of Pleasing in Conversation, is expressed two different Ways, viz. In our Actions and our Words, and our Conduct in both may be reduced to that concise, comprehensive Rule in Scripture ; Do unto All Men as you would they should do unto you* » (*Misc. 1 124*) – et que, presque dix ans plus tard, par Alexander Drawcansir, rédacteur en chef du *Covent-Garden Journal* n°55 (18 juillet 1752), dans un éditorial liant « *Humour* » et « *good Breeding* » : « *the Rules of good Breeding : I shall only mention one, which is a Summary of them all. This is the most golden of all Rules, no less than that of doing to all Men as you would they should to unto you* » (301).

La règle d'or resurgit dans un contexte tout autre, politique et très satirique, dans la brochure *A Dialogue between the Devil, the Pope and the Pretender* (octobre 1745), où le pape lui-même dit au diable : « *Doth not the book say, Do unto all Men, that which yould would have them do unto you ? And have I not made them, in mere Obedience to this Law, do unto all Men every thing, which they would most fear to have others do unto themselves ?* » (volume du *True Patriot*, 95-96).

Dans le cas des essais dits juridiques, rédigés par le juge Fielding, visant à dénoncer les maux et crimes dont souffre la société, une

même citation (« destroy both body and soul »), extraite de Matthieu 10.28 (« And fear not them which kill the body, but are not able to kill the soul : but rather fear him which is able to destroy both soul and body in hell ») figure dans le *Covent-Garden Journal* n°20 (10 March 1752) – « who seldom stray but when they are misled by Men ; by whom they are deceived, corrupted, betrayed and often brought to Destruction, both of Body and Soul » (136) – sur la recrudescence des meurtres dans le pays, sous la plume d'Axylys, auteur de trois lettres (n° 16, 20 et 29), missives adressées au rédacteur en chef (en fait, autre masque du journaliste Fielding), qui les reproduit dans son éditorial, puis, un mois plus tard, dans celui du n°29, daté du 14 avril 1752 (183-87); cette citation est reprise dans l'essai intitulé *Examples of the Interposition of Providence in the Detection and Punishment of Murder*, que le juge Fielding fit distribuer gratuitement à Londres. Autre point commun, la lettre d'Axylys s'ouvre sur « the genuine trial of Mary Blandy [...] » (134), et c'est en conclusion (de la brochure), en vue de dissuader de commettre des meurtres, juste après dans l'évocation de ce même procès dans « Example XXXIII », qu'est reprise l'expression biblique : « Here, then is a thought which must shake the firmest mind ; and make the boldest heart to tremble. *Fear not him*, saith our Saviour, *who can kill the body ; but fear him who can destroy both body and soul* » (Providence 217).

Cette même lettre, parue dans ce périodique, et l'essai sont liés par une autre référence, à la Genèse 4.13, cette fois : « And Cain said unto the Lord, My Punishment is greater than I can bear ». Dans le premier cas, le verset s'applique, sous la plume du fidèle lecteur Axylys, à l'amant et complice de Mary Blandy, qui s'est enfui : « to wander over the Earth, till he shall cry with Cain, *My Punishment is greater than I can bear* » (*Covent-Garden Journal* n°20 [10 mars 1752], 136) ; le contexte est ici moins grave, renvoyant aux femmes trompées par leur amant. Dans le second, Fielding dresse une généalogie des meurtres (péchés mortels), en commençant par celui d'Abel par Caïn, découvert par Dieu qui ne le punit pas de mort mais le condame à errer sur terre et à porter une marque d'infâmie (« And Cain said unto the Lord, My Punishment is greater than I can bear »), verset devenu ici : « Cain himself, when he cried out that his

punishment was greater than he could bear [...] » (*Providence* 181) et complété par le 4.15 (« And the Lord set a mark upon Cain, lest any finding him should kill him ») devenu ici « How much more dreadful indeed [...] and being compelled to wander about with a mark of infamy » (181).

Entre essais et romans

Dans deux cas, les reprises essais-romans concernent la morale privée, laquelle peut avoir des répercussions sur la morale publique. L'hypocrisie, cible récurrente chez Fielding, est attaquée avec l'aide de Matthieu 23.23 – « Woe unto you, scribes and Pharisees, hypocrites! for ye pay tithes of mint and anise and cummin, and have omitted the weightier matters of the law, judgment, mercy, and faith : these ought ye to have done, and not to leave the other undone ». Le texte est cité en italiques, sans référence, dans « An Essay on the Knowledge of the Characters of Men »: « Again says *Jesus—in paying Tithes of Mint and Anise and Cummin, while they omit the weightier Matters of the Law, Judgement, Mercy, and Faith* » (*Misc.* 1 173) (à la page suivante est énoncée la règle d'or des Écritures), puis il se trouve mentionné, six ans plus tard, par un hypocrite (ironie du romancier...), Thwackum, dans sa lettre à Allworthy : « as trifling as the small Tithes mentioned in Scripture are, when compared to the weighty Matters of the Law » (*Tom Jones* 18.4.ii.929).

Ce même roman traite, en 1749, dans l'épisode burlesque, héroïco-comique, que constitue la dispute entre Partridge et son épouse qui l'accuse, en mentant, de l'avoir battue, alors que lui aussi saigne ; le narrateur écrit alors : « as he thought it very unnatural, that this [blood] should rise up (as we are taught that of a murdered Person often doth) in Vengeance against him » (*Tom Jones* 2.4.i.90). La référence identifiable est celle du meurtre d'Abel par Caïn dans la Genèse 4.10 : « And he said, What hast thou done ? the voice of thy brother's blood crieth unto me from the ground ». Ce verset 4.10 évoquant le meurtre fondateur est repris, sans référence non plus, dans l'introduction de l'essai *Examples of the Interposition of Providence* : « as the sacred text tells us, by the Crying of the blood of the slain for vengeance against the Murderer » (180). Il y est ensuite complété par les versets 13 et 15 déjà cités.

Entre romans

Enfin, à quatre reprises, une intertextualité biblique relie des romans relatifs à la morale individuelle. Tel est le cas de *Shamela* et

de *Tom Jones*, liés aussi au *Champion*, via l'hypocrisie méthodiste – l'analyse en est donc menée plus haut.

Joseph Andrews (1742) et *Amelia* (1752) partagent, quant à eux, une référence à Matthieu 6.19-20 sur l'immatérialité des vrai/es trésors /récompenses (« Lay not for yourselves treasures upon earth, where moth and rust doth corrupt, and where thieves break through and steal : /But lay up for yourselves treasures in heaven, where neither moth nor rust doth corrupt, and where thieves do not break through nor steal »). Elle est reprise par trois hommes d'Église, mais dans un esprit différent. Parson Adams demande la charité à son confrère Trulliber sous forme d'un prêt modeste : « I therefore request you to assist me with the Loan of those seven Shillings, and also seven Shillings more [...] such an Opportunity of laying up a Treasure in a better Place than any this World affords » (*Joseph Andrews* 2.14.165). Le pasteur pluraliste, dissociant dogme et bonnes actions, répond : « Lay up my Treasure ! What matters where a Man's Treasure is, whose heart is in the Scriptures ? There is the treasure of a Christian » (166). Dans *Amelia*, le Dr Harrison instruit le jeune pasteur ambitieux : « one of the most worthless Things in it [the World], (for so is Money without regard to its Uses,) should be at the same Time laying up his Treasure in Heaven » (9.10.402). Une fois encore, la cohérence et la continuité des idées de Fielding sont évidentes.

Il en va de même pour la dénonciation persistante de la fausse sagesse de ce monde par une référence à 1Corinthiens 1.17-23. Dans *Jonathan Wild* (1743), l'ordinaire de Newgate annonce son prêche au criminel : « My Text is the latter Part of a Verse only. 'To the Greeks Foolishness' » (*Misc.* 3, 14.184). La note infrapaginale de Hugh Amory dans la Wesleyan Edition précise : « The passage was often the text for sermons on the inadequacy of heathen philosophers because of their failure to demonstrate immortality » (184 [n. 1]). C'est à ce même passage (1 Cor. 1.17-23), mais dans un esprit opposé, que fait allusion le philosophe déiste Thomas Square, dans sa lettre à Allworthy : « the sublimest of all Wisdom appeared to me, as it did to the Greeks of old, to be Foolishness » (*Tom Jones* 18.4.ii.927). Sur ce thème, Fielding en appelle aussi, dans ses œuvres, à d'autres références bibliques.

La parabole des ouvriers dans la vigne (Matt. 20.1-16) s'inscrit dans la même perspective du peu d'importance des choses de ce monde. Allusion y est faite par Allworthy, lors de sa maladie : « [he] might be considered as a faithful Labourer, when [...] he is summoned to receive his Reward at the Hands of a bountiful Master » (*Tom Jones* 5.7.241), puis par le Dr Harrison à l'adresse du jeune pasteur ambitieux et de son père : « A true Christian can never be disappointed if he doth not receive his Reward in this World » (*Amelia* 9.8.388).

Entre un périodique, un essai et deux romans

Enfin, une référence à Matthieu 5.44 (« But I say unto you, Love your enemies, bless them that curse you, do good to them that hate you [...] ») ou à Luc 6.27 (« But I say unto you which hear, Love your enemies, do good to them which hate you ») ou 6.35 (« But love ye your enemies, and doo good [...] ») affleure dans quatre écrits fieldingiens : un périodique, un essai de sociabilité et deux romans, c'est-à-dire à divers moments de sa carrière. À savoir :

- dans le *Champion* du 27 mars 1740 sur « Good-nature » (253) et du 5 avril 1740 (deuxième volet de l'« Apology for the Clergy » [266]) ;

- dans « An Essay on the Knowledge of the Characters of Men » (1743) : « FORGIVE THE ACTS OF YOUR ENEMIES hath been thought the highest Maxim of Morality » (*Misc. 1* 166) ;

- dans *Tom Jones* (1749) quand Alworthy sermonne Jenny Jones, mère supposée de l'enfant trouvé : « though the Scripture bids us love our Enemies, it means not [...] » (1.7.i.52) ;

- dans *Amelia* (1752) dans la bouche du fils de l'héroïne : « I would forgive you ; because a Christian must forgive every Body, but I should hate you as long as I live' [...] » (9.2.360).

Les reprises et les échos fournis qui émaillent les textes fieldingiens de 1739 à 1752, quel que soit leur genre, n'amoindrissent pas la spécificité ou l'originalité de chacun mais, au contraire, accroissent la force de conviction intime déployée et mise en œuvre sans relâche par l'auteur. L'Évangile selon Matthieu recueille la faveur de Fielding dans ces reprises comme dans la totalité de ses écrits, ainsi que l'ont démontré les tableaux et les schémas fournis au début de cette contribution.

Juxtaposition de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament

Au cas où s'impose l'absolue nécessité de convaincre, Fielding recourt à la fois à l'Ancien et au Nouveau Testaments, en respectant cet ordre, en retravaillant, en quelque sorte, la typologie biblique qui rapproche un type dans l'Ancien Testament d'un antitype dans le Nouveau Testament. On relève ce phénomène dans la seconde partie de la carrière de l'auteur. Les cinq occurrences seront examinées ici par ordre chronologique d'apparition dans les œuvres.

Le premier exemple figure dans le *Jacobite's Journal* n°15 (12 mars 1748) dans « The Genealogy of a Jacobite » : « Infallibility begot the Pope and his Brethren in the Time of *Egyptian* Darkness » (194). La note infrapaginale de Coley précise, après la mention « Exodus 10.21-3 » : « The analogy is between the supposed growth of the notion of infallibility during the Mosaic jurisdiction and a similar growth of the same notion in the Christian Church after it had been carried away from the Scriptures and subjected to the 'tyranny' of the papacy » (194 [n. 2]). La référence s'applique à l'Église chrétienne, et non, certes, à un passage du Nouveau Testament.

Le deuxième cas, qui se trouve dans le même périodique et a trait à la calomnie, est plus typique et bien plus précis : « This Distinction between the Character of the Magistrate and of the private Person is made by the law of God, *Exod. xxii.28. 'Thou shalt not raile upon thy Judges ; neither speak Evil of the Ruler of thy People'* Which Verse *St. Paul* quotes, *Acts xxiii.5* and pleads Ignorance of the Dignity of the Person against whom he had spoken lightly, tho' after the highest Provocation, as the only Excuse for such Behaviour » (n°26, 28 mai 1748 [288]). Aux yeux de Fielding, on le sait, la qualité morale de la personne publique (c'est-à-dire qui exerce une charge publique) ne peut être dissociée de celle de la personne privée. À la différence de Mandeville, il ne pense pas que les vices privés peuvent conduire à des bienfaits pour la société.

L'année suivante, dans *A Charge Delivered to the Grand Jury*, c'est encore l'Exode qui occupe l'esprit de Fielding quand, dans son rôle d'homme de loi, il écrit : « This [profane Cursing and Swearing] is a Sin expressly against the Law delivered by God himself to the

Jews, and which is as expressly prohibited by our blessed Saviour in his Sermon on the Mount » (16). L'*editor*, Malvin R. Zirker, identifie les références comme, d'une part, issues d'Exode 20.7 : « Thou shalt not take the name of the Lord thy God in vain ; for the Lord will not hold him guiltless that taketh his name in vain » et, d'autre part, renvoyant au passage bien connu de Matthieu 5.33-37.

En 1751, la lettre de l'*Enquiry* ne précise pas non plus le texte vétéro- testamentaire précis mais le lecteur devine aisément qu'il s'agit à nouveau de l'Exode : « But besides the frequent declarations of God's most bitter wrath against this deadly sin in the Old Testament ; besides the fearful and tremendous sentence of eternal punishment against it in the New Testament [...] » (180). En vue d'identifier la référence néo-testamentaire précise dont s'inspirait ici Fielding, Zirker renvoie, en note (180 [n. 8]), au châtement identique qui doit frapper tant le meurtrier que le calomniateur (pour une réputation assassinée), qui apparaît sous la plume de Drawcansir, un an plus tard, dans le *Covent-Garden Journal* n°14 (18 février 1752) ; cet éditorial, consacré à la réputation et déjà analysé plus haut, cite Matthieu 5.22 : « The same sacred Table of Laws which forbids Murder, alike forbids us to bear false Witness against our Neighbour ; and whoever reads and understands the 22nd Verse of the 5th Chapter of St. Matthew, will find equal Vengeance pronounced by the Divine Lawgiver of the New Testament against both these Crimes ».

Enfin, c'est à nouveau l'Exode (ici 20.14 où est proscrit l'adultère, septième commandement également énoncé dans le Deutéronome 5.18) qui fournit matière à référence dans *Amelia*. Le Dr Harrison y objecte à l'orateur, occupé à lire une lettre dans l'une des salles où se déroule la mascarade, indice de morale délétère : « I need not tell you that adultery is forbid in the Law of the Decalogue, nor need I, I hope, mention that it is as expresly [*sic*] forbid in the New Testament » (10.2.414) ; l'éditeur scientifique, Battestin, en indique la référence : Matthieu 5.27-28. Le contexte de cette mise en scène est la lettre (« something like a Sermon, against Adultery' » [12.4.508]) adressée, par Harrison, au colonel James pour le dissuader d'essayer d'entraîner Amelia dans l'adultère (10.8.442-43).

Deuxième livre de l'Ancien Testament, texte fondateur faisant suite à la Genèse et appelé à réguler la morale tant individuelle que collective, l'Exode, qui énonce les dix commandements, s'impose à Fielding – ici journaliste, homme de loi et romancier – comme devant réveiller la conscience engourdie de ses contemporains.

*

Le lien unificateur indubitable entre les écrits de Fielding est la lettre biblique, quel qu'en soit le genre et quelle qu'en soit la période. La Bible est sa fidèle alliée dans le combat inlassable qu'il mène, dans la quasi-totalité de ses œuvres, en vue d'améliorer l'individu et de préserver la société, c'est-à-dire l'ordre social. L'Ancien et le Nouveau Testaments se relaient, se complètent, se renforcent mutuellement dans un même but.

Si, dans l'ensemble de l'œuvre ici considérée, de 1739 à 1755, le Nouveau Testament (dont Matthieu et Luc sont toujours les plus fréquemment cités par Fielding) s'avère un peu plus sollicité que l'Ancien Testament, c'est dans les essais (de sociabilité et juridiques confondus) – où l'auteur n'adopte pas de *persona* – que la différence est la plus notable et dans les périodiques qu'elle est la plus mince. Dans les essais juridiques, donc en 1749-1751, on relève, sans surprise compte tenu des objets traités par Fielding magistrat, une prédominance des références à l'Ancien Testament, alors que, en 1749 et en 1752, dans les romans *Tom Jones* et *Amelia*, les mentions néo-testamentaires demeurent les plus nombreuses. Le recours, de préférence, à l'Ancien ou au Nouveau Testament semble motivé moins par la chronologie que par le genre du medium littéraire utilisé.

Ce travail d'exploration de l'utilisation de la lettre biblique chez Fielding est destiné à être complété, vu la pratique de l'auteur, par une étude de l'intertextualité biblique. En effet, Fielding était féru des sermons des latitudinaires, qu'il utilise souvent dans ses œuvres, en particulier dans ses périodiques, et qui s'appuient eux-mêmes sur la lettre biblique. Ainsi est-elle présente, indirectement dans ce cas. À titre d'exemple, un passage du Sermon X (1694) de Robert South sur la vengeance⁴, fondé sur 1Samuel 25.32-33⁵ apparaît à cinq reprises

⁴ Voir Robert South, *Twelve Sermons Preached upon Several Occasions*, 1694, 2 vols. (1727) 2 : 361.

⁵ « And David said to Abigail, Blessed be the Lord God of Israel, which sent thee his day to meet me : And blessed be thy advice, and blessed be thou, which hast kept me this day from coming to shed blood, and from avenging myself with mine own hand » (1 Sam. 25.32-33).

dans divers genres exploités par l'auteur sur divers modes⁶ : de la déformation profane à la parodie jusqu'à la restitution du contexte biblique initial.

Dans *The Mock Doctor* (1734), comédie inspirée de Molière, la jeune fille, Dorcas, adapte à son sexe, sans italiques (qui signifieraient une reconnaissance de dette partielle), la phrase de South : « Revenge is surely the most delicious Morsel the Devil ever dropt into the Mouth of a Woman » (scène 6, 441).

Avec un arrière-plan plus sérieux, l'éditorial du *Champion* (2 février 1739-1740), consacré à la maîtrise, par la raison, des passions que sont l'avarice, l'orgueil, la luxure et la vengeance, cite nommément South : « *Revenge, which Dr. South calls, the most delicious Morsel that the Devil ever dropped into the Mouth of a Sinner, works strongly in this Way* » (158).

Sur un mode ludique et ouvertement parodique, une adresse de Shamela au lecteur, sorte d'*a parte* constituant un paragraphe en italiques, s'insère, entre l'une de ses répliques à Mrs Jewkes et la reprise du fil de sa narration : « *How sweet is revenge : Sure the Sermon Book is in the Right, in calling it the sweetest Morsel the Devil ever dropped into the Mouth of a Sinner* » (*Shamela*, Lettre 10 [176]).

Huit ans plus tard, c'est dans le contexte juridique que réapparaît ledit passage du sermon de South, mais sans être nommé. Dans la Section 9 (« Of the Trial and Conviction of Felons ») de *l'Enquiry*, le magistrat Fielding demande comment confondre un voleur à la tire et insiste sur la fiabilité des témoins : « no Man interested shall be sworn as a Witness. By this is meant pecuniary Interest ; but are Mankind governed by no other Passion than Avarice ? Is not revenge the sweetest Morsel, as a Divine calls it, which the Devil ever dropped into the Mouth of a Sinner ? » (161). La question rhétorique confère quelque vivacité au propos et invite le lecteur à y participer.

Le retour au contexte vétérotestamentaire originel intervient lors de la dernière occurrence où se mêlent fiction, le roman *Amelia*, et enseignement. La loi interdit la vengeance personnelle et prescrit l'application du droit, leçon que prodigue le Dr Harrison au jeune ecclésiastique et qu'approuve vivement son père (9.8.392) : « If Revenge be, as a certain Divine, not greatly to his Honour, calls it, the

⁶ Voir Allan Wendt, « Fielding and South's 'Luscious Morsel' : A Last Word », *Notes and Queries* 202 (1957) : 256-57. Il cite les diverses occurrences de cette allusion.

most luscious Morsel the Devil ever dropt into the Mouth of a Sinner [...] » (391-92). La variation partielle sur l'adjectif (« the most delicious », « how sweet », « the sweetest » et « the most luscious ») s'accompagne de la continuité (à une exception près) du superlatif.

L'étude de l'utilisation (directe et indirecte) de la Bible et de l'intertextualité biblique dans les œuvres de Fielding se trouve facilitée, au niveau du repérage, des synthèses et de la visualisation notamment, par les humanités numériques qui permettent le traitement de vastes corpus – ressources que me fit découvrir, il y a presque vingt-cinq ans⁷, la pionnière en la matière qu'est, avec l'aide de Liliane Gallet-Blanchard et de Françoise Deconinck-Brossard, Marie-Madeleine Martinet.

Guyonne LEDUC

Université Charles de Gaulle-Lille 3

EA CÉCILLE 4074

ÉDITION UTILISÉE

FIELDING, Henry. *The Wesleyan Edition of the Works of Henry Fielding*. Gen. Ed. William B. Coley and Fredson Bowers.

Classement des volumes par ordre de publication dans la Wesleyan Edition :

Joseph Andrews. 1742. Ed. Martin C. Battestin. **1967**. Middletown, CN : Wesleyan UP, 1984.

⁷ Voir Leduc, « Analyse linguistique automatique de la 'Fable des fourmis' de Henry Fielding (*Covent-Garden Journal* 11/11/1752) : Étude de la construction d'un texte et des intentions cachées de l'auteur », Actes du colloque de Paris 4 (mars 1993), *Rule Britannia* 6 (Paris: PUPS, 1995) : 57-78 puis « ['The Lines I have chosen for my Motto \[...\]': Les Fonctions des épigraphes dans les essais périodiques de Fielding. Des Anciens au Moderne](#) », *Modernité du XVIIIe siècle. Colloque en hommage à Alain Bony, spectateur du dix-huitième siècle britannique*, 14-16 juin 2012, Lyon 2, *RSEAA XVII-XVIII HS* 3 (2013), 279-99.

- Miscellanies. Volume 1.* Ed. Henry Knight Miller. **1972.** Oxford : Clarendon, 1979.
- The History of Tom Jones, A Foundling.* Ed. Fredson Bowers. Intr. and commentary Martin C. Battestin. 2 vols. Oxford : Clarendon, **1974.**
- The Jacobite's Journal [1747-1748] *and Related Writings.* Ed. William B. Coley. Oxford: Clarendon, **1974.**
- Amelia.* 1752. Ed. Martin C. Battestin. Oxford: Clarendon, **1983.**
- The True Patriot [1746] *and Related Writings.* Ed. William B. Coley. Oxford : Clarendon, **1987.**
- The Covent Garden Journal [1752] *and A Plan of The Universal Register-Office* [1752]. Ed. Bertrand A. Goldgar. Oxford : Clarendon, **1988.**
- An Enquiry into the Late Increase of Robbers [1751] *and Related Writings.* Ed. Malvin R. Zirker. Oxford : Clarendon, **1988.**
- Miscellanies. Volume 3.* Ed. Hugh Amory. Intr. and commentary Bertrand A. Goldgar. Oxford : Clarendon, **1997.**
- Contributions to The Champion and Related Writings.* Ed. William B. Coley. Oxford : Clarendon, **2003.**
- The Mock Doctor.* 1732. *Plays. Volume II, 1731-1734.* Ed. Thomas Lockwood. Oxford : Clarendon, **2007.**
- The Journal of a Voyage to Lisbon [1755], Shamela [1741] *and Occasional Writings.* Ed. Martin C. Battestin with Sheridan W. Baker and Hugh Amory. Oxford : Clarendon, **2008.**